

## Jordanie, d'Alexandre à Moawiya: un millénaire d'hellénisation

Dans le millénaire qui s'étend d'Alexandre le Grand à la fin de la domination byzantine, sur le territoire de l'actuelle Jordanie, se sont trouvées juxtaposées et ont évolué, entre Alexandrie et l'Orient profond, deux aires culturelles aux traditions et aux valeurs bien différentes: d'un côté les cités grecques de la Décapole, de l'autre le royaume nabatéen, qui, après un demi-millénaire de co-existence souvent mouvementée, se trouvèrent rassemblées dans une même unité administrative sous une tierce puissance, celle de Rome, puis de Byzance. Une synthèse d'ensemble n'est pas dans notre propos, qui se restreindra à quelques aspects et quelques problèmes de l'hellénisation: après avoir rappelé à grands traits les différences de culture et de mentalité, nous voudrions insister sur une institution qui marque ces différences ou ces oppositions.

Depuis la première conférence, tenue à Oxford en 1980, notre connaissance de la Jordanie antique a beaucoup progressé en tous domaines: architecture, urbanisme, sculptures, peintures, mosaïques, céramiques, institutions, économie, société, civilisation nous sont mieux connus. Nombreuses et fructueuses ont été les fouilles et les recherches, nombreuses et riches les publications. Pour s'en rendre compte, il suffit de regarder, par exemple, la bibliographie, abondante et sélective, fournie par deux ouvrages récents, parus en 1997, concernant la seule Pétra, l'un de Maria Giulia Amadasi Guzzo et Eugenia Equini Schneider<sup>1</sup>, l'autre édité par Thomas Weber et Robert Wenning<sup>2</sup>. Le titre de ce dernier livre le situe expressément dans la perspective ici envisagée: *Petra, Antike Felsstadt zwischen arabischer Tradition*

*und griechischer Norm*. Nous pouvons avoir de ces époques anciennes une vision plus solidement fondée et prudemment nuancée.

Etudiant les mosaïques de Jordanie, Janine Balty opposait la Jordanie à la Syrie, hellénisée depuis la conquête macédonienne. «La Jordanie», écrit-elle<sup>3</sup>, «située aux marches des deux royaumes rivaux des Ptolémées et des Séleucides, a joui au contraire de plusieurs siècles d'indépendance, au cours desquels ont pu se développer des tendances plus authentiquement orientales, en dépit d'une certaine hellénisation de surface». Ce ne sont pas les frontières politiques actuelles qui doivent être prises en considération, mais les frontières antiques. Le Nord-Ouest de la Jordanie était Syrie au temps des rois hellénistiques et dans le premier siècle de l'empire romain. C'est à l'intérieur même de la Jordanie que s'inscrit cette opposition.

Au Nord de la Jordanie, Alexandre et ses premiers successeurs fondèrent plusieurs villes grecques, Gadara, Abila, Pella, Gerasa, Philadelphie, qui, avec quelques autres, formèrent ce qu'au début de l'époque impériale romaine on appela la Décapole<sup>4</sup>. Les villes de la Décapole se considéraient comme les villes grecques de la Syrie du Sud, αἱ κατὰ Κοίλην ἑλληνίδες πόλεις, ainsi que l'indiquent une inscription et une monnaie de Scythopolis<sup>5</sup>, bronze de grand module, monnaie de prestige. L'expression souligne leur caractéristique fondamentale et les met à part de toutes les autres villes de la région. A l'époque hellénistique, l'hellénisme fleurit dans la Décapole; Gadara, patrie de philosophes et de poètes, fut l'Attique du Proche Orient. La Décapole fut aussi vivante, réceptive et productrice, que la Syrie ou l'Égypte, la Grèce et l'Asie Mi-

<sup>1</sup> M. G. Amadasi Guzzo et E. Equini Schneider, *Petra*, Milan, Electa, 1997; trad. française, Paris, Arthaud, 1997.

<sup>2</sup> Th. Weber, R. Wenning (Hrsg.), *Petra, Antike Felsstadt zwischen arabischer Tradition und griechischer Norm*, Mainz, Philipp von Zabern, 1997.

<sup>3</sup> J. Balty, «Mosaïques antiques de Syrie et de Jordanie», dans *Mosaïques byzantines de Jordanie*, catalogue de l'exposition Lyon 1989, p. 150.

<sup>4</sup> Voir, dans *The Anchor Bible Dictionary*, Volume 2 (1992), pp. 116-

121, mon article «Decapolis».

<sup>5</sup> Inscription: SEG 37, 1987, n° 1531: Νυσσάων τῶν καὶ Σκυθοπολιτῶν τῆς ἱερᾶς καὶ ἀσπλοῦ τῶν κατὰ Κοίλην Συρίαν Ἑλληνίδων πόλεων. Cf. P.-L. Gatier, *Syria* 67, 1990, p. 205-206.- Monnaie, sous Commode: A. Spijkerman, *The Coins of the Decapolis and Provincia Arabia*, ed. M. Piccirillo, Jérusalem, 1978, p. 194-195, n° 21. Cf. G. Foerster - Y. Tsafirir, *Israel Numismatic Journal*, 9 (1987/1988), p. 53-58.

neure<sup>6</sup>. Il n'y eut rien de semblable en Nabatène ou en Palestine. La constatation est sans appel.

A l'époque impériale, Gadara, Gerasa, Pella, continuent de fournir savants, rhéteurs, philosophes ou historiens. En Nabatène, il faut apparemment attendre le III<sup>e</sup> siècle de notre ère pour que Pétra produise quelque rhéteur ou historien digne de mention. Le plus célèbre d'entre eux, on le sait, est Callinicos, «a sophist who was sufficiently distinguished to practice rhetoric in Athens itself<sup>7</sup>», qui aurait dédié l'une de ses oeuvres à la reine de Palmyre, Zénobie<sup>8</sup>; mais ce n'est guère qu'un nom. Son rival, Genethlios, également de Pétra, est encore moins connu<sup>9</sup>.

Sans doute ne faut-il pas durcir radicalement les positions. Comparée à la région de la Décapole, la Nabatène apparaît tard et peu. Mais, de part et d'autre, il existe des similitudes. Quelques traits dénoteraient chez la plupart des philosophes et des poètes de la Décapole une influence de l'Orient: pensons à leurs tendances au mysticisme et à leur quête de l'absolu, à leur propension à l'éclectisme et à leur esthétique souvent baroque. On a pu parler aussi d'un "baroque arabe" à propos des grands monuments funéraires de Pétra.

Dans ce monde des formes où nous voici ramenés, les aspects de l'hellénisation de Pétra et de la Nabatène sont indéniables, même s'il subsiste bien des incertitudes chronologiques<sup>10</sup>, dont ce n'est pas le lieu de débattre, et s'il faut remarquer, avec Alix Barbet<sup>11</sup>, que «replacer la production de Pétra dans l'ensemble de la création artistique du monde gréco-romain, et en même temps dégager sa spécificité, oblige à un exercice périlleux». La Nabatène, dont l'une des activités essentielles était le commerce par caravanes, ne pouvait ignorer les formes et les idées rencontrées tout alentour. Les images, les oeuvres et les artistes circulaient.

Au temps de l'indépendance, les rois, le groupe dirigeant, se sont ouverts aux influences hellénistiques. L'apogée de l'hellénisme en Nabatène se situerait au I<sup>er</sup> siècle avant l'ère chrétienne. Au I<sup>er</sup> siècle après J.-C., lorsque la pression extérieure s'est faite plus forte, il peut paraître qu'une réaction "nationale" s'est produite; le peuple nabatéen aurait tenté de "sauver" son âme, son identité<sup>12</sup>. Témoignant de ce *resorgimento*, les tendances aniconiques se seraient affirmées: chapiteaux enrobés de stuc

du temple «aux lions ailés», icônes divines stylisées à l'extrême, tel le bétyle dit d'al-'Uzzah, si semblable aux stèles anthropomorphes de l'Arabie Heureuse. Les délicates ou splendides sculptures du Qaşr al-Bint ne doivent pas faire illusion. Lorsqu'ils arrivaient dans la vieille Nabatène, les Grecs—et les Romains—entraient dans un autre monde.

Présentant les inscriptions de la Jordanie centrale, concernant l'époque romaine, Pierre-Louis Gatier oppose Philadelphie, la plus méridionale des cités grecques d'outre-Jourdain, aux régions plus méridionales encore. «La cité reflète à travers ses inscriptions la civilisation hellénisée de l'époque romaine [...] les traces d'influences sémitiques (dans un ensemble peu fourni il est vrai) se trouvent dans certains aspects de la vie religieuse et de l'ononastique». Plus au Sud, à la même époque, les inscriptions de Zīzīa, Mushaqqar, Mādaba, «cité où des institutions grecques, avec conseil et démos, existent pourtant», témoignent fortement de cultes et de noms sémitiques. «L'hellénisation semble plus diffuse dans cette zone»<sup>13</sup>. Le recueil des inscriptions grecques et latines de Pétra et de la Jordanie du Sud<sup>14</sup>, très pauvre en documents utilisables, confirme cette impression.

C'est en effet une évidence massive que, pendant des siècles, la langue des inscriptions et, dans une moindre mesure, l'ononastique que livrent les inscriptions, opposent les deux aires de la Décapole et de la Nabatène. Au Nord-Ouest domine l'emploi de la langue grecque; au Sud et à l'Est, les inscriptions grecques sont rares et les inscriptions nabatéennes se comptent par milliers. Une langue n'est pas seulement un moyen d'expression et de communication; une langue façonne et véhicule un mode de pensée, une vision du monde spécifique.

Cette opposition de mentalité, de vision du monde et de sensibilité religieuse semble s'être traduite dans les institutions, et notamment dans l'une des plus importantes, qui organisait le culte impérial; c'est un point sur lequel je voudrais à nouveau attirer l'attention<sup>15</sup>. Le sentiment de leur différence expliquerait pourquoi, à partir du II<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, les villes de l'ancienne Décapole, comme le montrent monnaies et inscriptions, se sont appelées de Coelé Syrie<sup>16</sup>. A Philadelphie, l'appellation apparaît précisément à l'époque d'Hadrien

<sup>6</sup> Cf. J.-P. Rey-Coquais, «Du sanctuaire de Pan à la "Guirlande" de Méléagre. Cultes et culture dans la Syrie hellénistique», dans *Aspetti e problemi dell'Ellenismo*, Atti del Convegno di Studi, Pisa, 6-7 novembre 1992, a cura di B. Virgilio (Studi Ellenistici, IV, Pise, 1994), pp. 47-90.

<sup>7</sup> G.W. Bowersock, *Roman Arabia* (Cambridge, Mass., 1983), p. 135.

<sup>8</sup> Voir E. Equini Schneider, *Septimia Zenobia Sebaste* (Rome, 1993), p. 28, avec note 12.

<sup>9</sup> G.W. Bowersock, *loc. laud.*

<sup>10</sup> Cf. M. Sartre, *Inscriptions de la Jordanie*, 4 (=Inscriptions grecques et latines de la Syrie XXI), Paris, 1993), p. 28.

<sup>11</sup> A. Barbet, «Les caractéristiques de la peinture murale à Pétra»,

dans *SHAJ V*, Amman, 1985, p. 389.

<sup>12</sup> E. Equini Schneider, *Pétra* (cité note 1), p. 165.

<sup>13</sup> P.-L. Gatier, *Inscriptions de la Jordanie*, 2 (=Inscriptions grecques et latines de la Syrie XXI), Paris, 1986, p. 23.

<sup>14</sup> M. Sartre, *Inscr. Jordanie*, 4 (*IGLS XXI*; 1993).

<sup>15</sup> Voir mes articles «Philadelphie de Coelé Syrie», dans *ADAJ* 25, 1981, pp. 25-31; «Décapole et province d'Arabie», dans *Le Monde de la Bible*, 22, 1982, pp. 7-9.

<sup>16</sup> A l'inscription rapelée par B. Isaac, *ZPE* 44, 1981, p. 66-74, ajouter l'épithaphe, conservée à Florence, de Diodôros, fils d'Héliodôros, ἀπὸ Συριακῆν Δεκαπόλεως Γαδάρων, SEG 1980, 1801; cf. P.-L. Gatier, *Syria* 67, 1990, p. 204-205.

dans son monnayage, Φιλαδελφῶν Κοίλῳ Συρίας<sup>17</sup>, et, plus tardivement, dans deux inscriptions<sup>18</sup>; avec un retard peut-être dû seulement à notre documentation, on voit la même mention sur les monnaies de Gadara et de Scythopolis sous Antonin le Pieux et Marc Aurèle, d'Abila sous Lucius Verus, de Pella et de Dion sous Caracalla. La revendication d'appartenance à la Coelé Syrie figure sur les monnayages jusque sous Caracalla ou Elagabale<sup>19</sup>.

L'appellation Coelé Syrie, à cette époque et dans cette région, a suscité diverses interprétations<sup>20</sup>. Certains veulent n'y voir qu'une référence à ces temps glorieux où la région appartenait au vaste ensemble ainsi dénommé de la Syrie du Sud dans le royaume séleucide. Le II<sup>e</sup> siècle après J.-C. est en effet une période où les cités rappellent leurs gloires anciennes, leur fondation par Alexandre de Macédoine, par Pompée ou ses lieutenants, où elles reprennent le nom dynastique, Antioche ou Séleucie, reçu des rois séleucides: les monnaies le montrent également. Ce rappel historique aurait été, pour les villes de l'ancienne Décapole incluses dans les frontières de la province d'Arabie, une façon d'affirmer leur identité grecque et de se démarquer de la part nabatéenne de la province.

Une telle explication n'est pas fautive, mais bien insuffisante. Il faut aller plus loin; les données disponibles permettent de fortifier une hypothèse déjà formulée il y a quelque vingt ans<sup>21</sup>. Dès l'époque de Trajan, la Coelé Syrie est attestée comme région administrative de la province romaine de Syrie. Une dédicace à l'empereur Hadrien, non datée, désigne Tyr comme "métropole de Phénicie et de Coelé Syrie"<sup>22</sup>. Séparée de la Phénicie, la Coelé Syrie devint l'un des quatre nouveaux *koina* institués par Hadrien pour les célébrations du culte impérial en Syrie<sup>23</sup>. La métropole du *koinon* de Coelé Syrie fut Damas (que, curieusement, Pline (*HN* 5, 18, 74) a fait figurer parmi les villes qui ont appartenu à la Décapole). Utilisé comme appellation officielle, le terme Coelé Syrie pouvait difficilement ne pas être univoque. Revendiqué par les villes grecques de l'ancienne Décapole, il sig-

nifierait que ces villes contribuaient au culte impérial dans une circonscription dont Tyr d'abord, métropole de Phénicie et de Coelé Syrie, puis Damas, métropole de Coelé Syrie, était le chef-lieu. Il est sans doute légitime d'en conclure que les villes de l'ancienne Décapole, refusant de s'associer à des "barbares", ont continué à célébrer le culte impérial avec les villes de Syrie du Sud.

On remarquera d'ailleurs que plus d'une ville de l'ancienne Décapole, Abila, Gadara, Gerasa, Hippos, Philadelphie, Capitolias aussi, portent, à un moment ou à un autre, dans leur titulature officielle, sur leurs monnaies, ou parfois dans une inscription, le titre de "libre" ou, plus souvent, d'"autonome". Les inscriptions d'Aphrodisias de Carie, en Asie mineure, montrent clairement les avantages de cette liberté ou de cette autonomie. Une ville libre ou autonome jouissait d'une réelle indépendance vis-à-vis du gouverneur de la province; elle était soustraite à l'emprise de la province et aux sujétions collectives qui pesaient sur les cités et qu'administraient, précisément, les métropoles, comme l'enseigne d'autres inscriptions d'Asie mineure. Dans leur fierté, les notables des villes grecques n'auraient pas voulu être soumis à ceux de Pétra, métropole d'Arabie, et le gouvernement romain, toujours pragmatique, le leur aurait accordé<sup>24</sup>.

Une inscription de Gerasa<sup>25</sup>, datée de 119/120 après J.-C., émane d'un notable qui a exercé la prêtrise des quatre "éparchies" à Antioche la métropole. J'y avais vu une preuve de l'appartenance, à cette date, de Gerasa au grand *koinon* de Syrie<sup>26</sup>. Mais, à strictement parler, ἐπαρχία ne désigne sans doute pas un κοινόν du culte impérial, mais une "région" administrative de la grande province de Syrie<sup>27</sup>. Dans une inscription en l'honneur de C. Antius Aulus Julius Quadratus, gouverneur de Syrie de 102 à 104, la province est en effet appelée "province de Syrie, Phénicie, Commagène, Tyr"<sup>28</sup>. La charge prestigieuse de grand-prêtre des quatre éparchies, exercée dans le passé—ce qu'exprime le participe aoriste ἱερασάμενος—a pu l'être avant l'annexion de l'Arabie

<sup>17</sup> A. Spijkerman, *Coins Decapolis*, pp. 246-249, n° 11-14; *SNG, American Numismatic Society*, Part 6 (1981), n° 1385-1386.  
<sup>18</sup> P.-L. Gatier, *Inscr. Jordanie* 2, n° 24 (d'après l'écriture, milieu du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.) et n° 23 (datée 252 selon l'ère de Philadelphie, soit 189-190 ap. J.-C.).  
<sup>19</sup> Voir A. Spijkerman, *Coins Decapolis, passim*.  
<sup>20</sup> Voir notamment M. Sartre, «La Syrie Creuse n'existe pas», dans *Géographie historique au Proche Orient* (éd. P.-L. Gatier, B. Helly, J.-P. Rey-Coquais, Paris, CNRS, 1988), pp. 15-40.  
<sup>21</sup> Voir mes articles «Philadelphie de Coelé Syrie» et «Decapolis», cités notes 4 et 14.  
<sup>22</sup> W. H. Buckler, W. M. Calder, C. W. N. Cox, *JRS* 16, 1926, p. 74-75.  
<sup>23</sup> Voir A. H. M. Jones, *JRS* 18, 1928, p. 157.  
<sup>24</sup> Chr. Augé, dans *La Voie royale, 9000 ans d'art au royaume de Jordanie*, catalogue de l'exposition Paris 1986, p. 292, et dans *Géographie historique au Proche Orient* (1988), pp. 328-329 et 334, note 18, signale l'hypothèse, sans la rejeter ni en proposer d'autre. *Contra*, P.-L. Gatier, *Inscr. Jordanie*, 2 (1986), pp. 47-48.

l'hypothèse est catégoriquement refusée sans argument ni discussion. Il est tout aussi hypothétique de tenir que Gerasa et Philadelphie ont participé à Pétra aux célébrations du culte impérial.  
<sup>25</sup> C. B. Welles, dans H. Kraeling, *Gerasa, City of the Decapolis* (1938), p. 399, n°53; *Nouveau Choix d'inscriptions grecques*, par l'Institut Fernand-Courby, Paris, Belles-Lettres, 1971, p. 167, n° 322.  
<sup>26</sup> Voir mon article *ADAJ* 25, 1981, pp. 28-31.  
<sup>27</sup> Dans l'expression "les quatre éparchies" de l'inscription de Gerasa ou d'une inscription inédite pour un gymnasiarque de Tyr, de même que dans une inscription de Salamine de Chypre (voir l'article cité à la note précédente), il faut donner au mot ἐπαρχία le sens que Hugh J. Mason, *Greek Terms for Roman Institutions, A Lexikon and Analysis* (American Studies in Papyrology, vol.13; Toronto, Hakkert, 1974), pp. 135-136, lui reconnaît dans quelques inscriptions d'Asie mineure, notamment lorsqu'il est question des trois éparchies de "the combined province" Cilicie-Isaurie-Lycaonie.  
<sup>28</sup> F. Cumont, *Bull. Acad. Belgique*, 1905, p. 2204 (= Dessau, 8819a).

et l'organisation du culte impérial dans la nouvelle province<sup>29</sup> (il n'est d'ailleurs pas à écarter qu'il y ait eu un certain laps de temps entre les deux événements, comme il advint lorsque la Cilicie fut détachée de la Syrie<sup>30</sup>).

Il conviendrait aussi d'expliquer—d'essayer d'expliquer—pourquoi le géographe Ptolémée (*Geogr.* 5, 14, 18), au milieu du II<sup>e</sup> siècle précisément, présente une unique rubrique *Coelésyrie et Décapole*, englobant à la fois des villes incontestablement syriennes comme Damas ou Hélioupolis/Ba'albak, et les villes de l'ancienne Décapole située dans la province d'Arabie. S'il y a une rubrique unique *Coelésyrie et Décapole*, c'est que la création des provinces d'Arabie et de Syrie Palestine avait mis fin à l'existence de la Décapole en la démembrant. Rappelons que si Abila est dite de la Décapole dans une inscription de Palmyre datée de 134 après J.-C., c'est pour la distinguer d'une autre Abila, dite de Lysanias, située dans l'Antiliban; ce n'est pas que la Décapole existait encore comme circonscription administrative. Il faut en dire autant de la Coelésyrie. Rien ne réunissait ces villes, ni la géographie, ni l'administration provinciale. On observera d'ailleurs que les villes mentionnées dans cette liste apparaissent une seconde fois dans la *Géographie*, dispersées sous d'autres rubriques.

Rien donc ne réunissait ces villes, si ce n'est, peut-être, une célébration commune du culte impérial; c'est dans la documentation relative à l'organisation de ce culte que Ptolémée aurait trouvé sa liste. Ecartons encore une objection: Ptolémée, se faisant antiquisant, nous aurait livré un tableau de la province séleucide. En ce cas, comment expliquer, dans le titre même de la rubrique, la mention d'une entité, la Décapole, qui n'existait pas à l'époque séleucide? Pourquoi verrait-on nommer Capitolias, qui est une fondation de Trajan? Il faudrait admettre chez Ptolémée des confusions ou des remaniements qui ne pourraient précisément s'expliquer que parce que Ptolémée voulait en fait présenter la Coelésyrie (et Décapole) telle qu'elle était constituée de son temps. Sa liste correspond à une réalité institutionnelle, dont on ne voit pas ce qu'elle pourrait être d'autre qu'un organigramme du culte impérial. Le terme Coelésyrie n'apparaît jamais dans la titulature officielle du gouverneur de Syrie, dont la province est nommée "Syrie, Phénicie, Commagène", comme si la province était composée seulement de trois grandes régions ad-

ministratives—trois éparchies—alors que l'inscription de Gérasa en indique quatre, célébrant ensemble à Antioche le culte impérial, et qu'il y avait en Syrie, depuis la réforme d'Hadrien, quatre *koina* du culte impérial. La Coelésyrie dont se réclamaient les villes de l'ancienne Décapole constituait alors un ensemble étranger aux divisions provinciales, qu'il transcendait; en mettre le nom dans la nomenclature de la province et du gouverneur eût introduit une confusion, qui fut en fait soigneusement évitée.

L'argument le plus décisif pourrait se trouver dans les légendes monétaires d'Abila et de Gadara. Sur les monnaies émises par Abila de Marc-Aurèle à Septime-Sévère<sup>31</sup>, par Gadara de Marc-Aurèle à Commode<sup>32</sup> (il serait imprudent de tirer de ces dates des précisions chronologiques hâtives), figure cette suite de sigles et d'abréviations: I. A. A. Γ. KOI. CV. Les trois premiers sigles se résolvent de façon certaine en *ιερά, ἄσυλος, αὐτόνομος*, les deux dernières abréviations en *Κοίλης Συρίας*, comme l'assurent d'autres légendes monétaires. Seul le quatrième sigle, le *gamma*, est resté jusqu'à présent, sauf erreur, inexpliqué. Je propose de donner à cette lettre une valeur numérique; *gamma* signifierait *τρίτη*, "troisième". Gadara et Abila seraient *ex-aequo* (on a souvent remarqué que le sort des deux villes paraissait lié) "troisièmes" des villes de Coelésyrie.

On sait combien, à l'époque romaine, dès le I<sup>er</sup> siècle et particulièrement au II<sup>e</sup> siècle, les villes étaient soucieuses de marquer leur rang et de se distinguer de leurs voisines et rivales; l'Asie mineure romaine en fournit de nombreux exemples, bien analysés par Louis Robert<sup>33</sup>. Ainsi les inscriptions montrent-elles Ephèse proclamée la première de la province d'Asie<sup>34</sup>, Magnésie du Méandre la septième de la province d'Asie<sup>35</sup>, Nicée première de la province de Pont et Bithynie<sup>36</sup>. Les monnaies de Tarse présentent une suite de trois sigles, A M K, que des inscriptions permettent d'expliquer: *πρώτη, μέγιστη, καλλίστη*, "première, très grande, très belle"<sup>37</sup>. Des monnaies de Carrhes, frappées sous Sévère Alexandre, donnent à la ville le titre de *πρώτη μητρόπολις Μεσοποταμίας*, l'adjectif numéral étant représenté par la lettre *alpha*<sup>38</sup>. A Gadara même, à une époque bien postérieure, un graffiti d'un visiteur, aux célèbres thermes de Hammat Gader, est une acclamation pour Pergé, métropole de Pamphylie: *αὐξίτω Πέργη ἢ πρώτη τῆς Παμφιλίας*<sup>39</sup>. A Tyr, une monnaie<sup>40</sup> datée de l'an 203 de Tyr (77/78 ap. J.-C.) porte

<sup>29</sup> P.-L. Gatier, dans *Géogr. hist.* (cité note 11), p. 169, note 53.

<sup>30</sup> Cf. A. Balland et Chr. Le Roy, *Rev. arch.* 1984/2, pp. 346-349

<sup>31</sup> A. Spijkerman, *Coins Decapolis*, pp. 50-53, n° 1, 3, 9, 11-15; *SNG, American Num. Soc.*, Part 6, n° 1122-1124.

<sup>32</sup> A. Spijkerman, *Coins Decapolis*, pp. 140-149, n° 46, 51, 52, 60, 61, 76; *SNG, American Num. Soc.*, Part 6, n° 1305, 1309.

<sup>33</sup> L. Robert, «La titulature de Nicée et de Nicomédie; la gloire et la haine», *Harvard St. Class. Phil.* 81, 1977, pp. 1-39.

<sup>34</sup> *Bull. épigr. (Rev. Et. Gr.)* 1980, 456; 1981, 407.

<sup>35</sup> *Bull. épigr.* 1967, 523.

<sup>36</sup> *Bull. épigr.* 1979, 541.

<sup>37</sup> *Bull. épigr.* 1982, 460.

<sup>38</sup> D. Feissel, J. Gascou, J. Teixidor, «Documents d'archives romains inédits du Moyen Euphrate», *Journal des Savants*, 1997, p.51, renvoyant, pour le monnayage de Carrhes, à G. F. Hill, «The Mints of Roman Arabia and Mesopotamia», *JHS* 6, 1916, pp.135-169

<sup>39</sup> *Bull. épigr.* 1998, 516 fin.

<sup>40</sup> Y. Meshorer, *Ancient Means of Exchange, Weights and coins, The Reuben and Edith Hecht Museum Collection* (Haïffa, 1998), n° 626.

la légende A. AY. IEP. AZY; les trois dernières abréviations se lisent comme les trois premiers sigles des légendes des monnaies de Gadara et d'Abila: Tyr est une ville "autonome, sainte, inviolable". Il faut donner au premier sigle, *alpha*, une valeur numérique: Tyr est officiellement la "première" ville de Phénicie, l'une des grandes circonscriptions de la province de la province de Syrie<sup>41</sup>; c'est sous Néron (et non pas seulement sous Domitien comme l'avait laissé supposer la documentation existante<sup>42</sup>) que le titre de métropole apparaît sur les monnaies de Tyr<sup>43</sup>.

Dans la dédicace à Hadrien, Tyr se désigne comme la métropole de Phénicie et de Coelé Syrie. Ce n'est pas le rappel d'un passé glorieux, tel qu'on le trouve évoqué par d'autres inscriptions qui font référence au rôle éminent de Tyr dans la colonisation phénicienne<sup>44</sup>. La dédicace à Hadrien implique que la Phénicie et la Coelé Syrie aient été, à cette époque, des réalités géographiques et humaines délimitées, officiellement reconnues comme le cadre institutionnel dans lequel Tyr a les fonctions et les privilèges de métropole. De même, l'indication du rang implique l'existence d'un groupe organisé et stable sous le contrôle de Rome et de l'empereur, de la faveur et de la décision de qui dépend l'attribution du rang. Une ville ne peut être la "troisième de Coelé Syrie" si la Coelé Syrie n'est pas un groupement de villes organiquement constitué. Les villes grecques de l'ancienne Décapole ont souhaité et obtenu de rester entre elles et unies à leurs partenaires traditionnels dans la célébration du culte impérial. Elles auraient cru déchoir d'entrer en compétition avec des villes à leurs yeux semi-barbares et de prendre rang parmi elles et après elles, à tout le moins, inévitablement, après Pétra la métropole. Là se mesureraient, à cette époque, les limites de l'hellénisation de la Nabatène. Dans l'expression solennelle du loyalisme envers l'Empereur et l'Etat romains, la province d'Arabie n'était pas une. Les clivages culturels se sont marqués dans les institutions.

Ce que le temps de Rome—de la Rome païenne—n'avait su obtenir, le christianisme l'aurait réalisé à sa manière, même si son épanouissement fut tardif au cœur de l'antique Nabatène<sup>45</sup>. A l'époque byzantine, bien des différences s'effacèrent. A partir du IV<sup>e</sup> siècle,

l'écriture nabatéenne n'est plus utilisée et la langue grecque s'impose dans les inscriptions, sinon dans l'usage quotidien. Très certainement, le bilinguisme, attesté à Jérusalem et à Antioche, devait diviser aussi les communautés chrétiennes de Jordanie.

Les papyrus "brûlés" récemment découverts à Pétra apportent et apporteront bien des précisions<sup>46</sup>. Dans ces archives familiales, recouvrant plus de cinquante années du VI<sup>e</sup> siècle, le grec n'est en quelque sorte qu'une façade, derrière laquelle on voit vivre un monde arabisé. Les réalités matérielles, les bâtiments, les parties de la maison et du domaine, les lieux de la vie quotidienne, sont désignés par leurs noms arabes usuels, simplement transcrits en lettres grecques. Le nabatéen a fait place à l'arabe.

Cependant, l'imaginaire grec s'impose en pays nabatéen. Du IV<sup>e</sup> au VI<sup>e</sup> siècle, les mosaïques de Mādabā, ecclésiastiques ou civiles, en donnent des exemples significatifs<sup>47</sup>. Au V<sup>e</sup> siècle, on y voit représenter bacchante et satyre d'une procession dionysiaque, les travaux d'Héraclès, la légende d'Achille. Dans son médaillon centrale, la mosaïque de l'"église des Apôtres" montre une figure symbolique qui emprunte beaucoup à l'iconographie mythologique gréco-romaine; plus explicite encore, la mosaïque dite d'Hippolyte reflète, à l'époque justinienne, la mise en scène d'une légende grecque telle qu'elle fut portée au théâtre par Euripide. La tragédie grecque du V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. était connue en Jordanie un millénaire plus tard<sup>48</sup>. Même si, d'un point de vue formel, on peut légitimement parler, avec le P. Michele Piccirillo, d'une «école de Madaba», active dans la ville et dans sa région, il est difficile d'opposer nettement les mosaïques de Gerasa à celles de Mādabā. Les mosaïques offrent des images, qui parlent un langage commun. Le formulaire ecclésiastique est le même à travers tout le pays.

Un millénaire de contacts n'a sans doute pas effacé toutes les différences de culture, de civilisation et de mentalité, entre les cités grecques d'outre Jourdain et le vieux pays nabatéen. Certes, l'hellénisme s'est répandu partout, certes, le tréfonds oriental resurgit aussi avec vigueur dans tout l'Orient. Nourri de mystique orientale et de philosophie grecque, développant des conceptions et une sen-

<sup>41</sup> Cf. mon *Arados et sa Pérée* (Inst. fr. arch. Beyrouth, B.A.H. XCVII, 1974), pp. 118-120.

<sup>42</sup> Voir mon article «Syrie romaine, De Pompée à dioclétien», *JRS* 68, 1978, pp. 153-154, avec note 122 (renvoi à H. Seyrig, *Antiq. syr.* III, p. 151; O. Eissfeldt, *RE*, s.v. «Tyros» [1948], p. 1900; M. Chéhab, *MUSJ* 38, 1962, pp. 31-33).

<sup>43</sup> Y. Meshorer, *Ancient Means*, n° 625.

<sup>44</sup> Cf. mon article «Une double dédicace de *Lepcis Magna* à Tyr», dans *L'Africa romana*, 4, éd. M. Mastino, Sassari, 1987, pp. 597-602.

<sup>45</sup> Sur les régions méridionales de la Nabatène à l'époque byzantine,

voir M. Sartre, *IGLS XX, Inscr. Jordanie* 4 (1993), p. 18-19.

<sup>46</sup> Voir L. Koenen, *Petra* (cité note 2), pp. 157-158.

<sup>47</sup> Voir *Mosaïques byzantines de Jordanie* (cité note 3), *passim*.

<sup>48</sup> Sur l'influence du théâtre sur l'imaginaire et son importance dans la diffusion de la culture, voir M.-H. Quet, «Romans grecs, mosaïques romaines», dans *Le Monde du roman grec*, éd. M.-F. Baslez, Ph. Hoffmann, M. Trédé, Paris, 1992, pp. 125-160. Cf. mon article «La culture en Syrie à l'époque romaine», dans *Donum amicitiae*, éd. E. Dabrowa (*Electrum*, 1; Cracovie, 1997), pp. 139-160, et notamment pp. 152-154.

JEAN-PAUL REY-COQUAIS

sibilité commune, le christianisme a visiblement été un facteur d'unité culturelle, réussissant ce que le culte impérial n'avait pu obtenir. Si différence ou opposition il y a, elle s'affirme plus entre la ville et la campagne, entre les

élites et le menu peuple. Mais aux temps où Byzance cède à l'Islam, qu'est-ce encore que l'hellénisme aux yeux des élites et des peuples de l'antique Jordanie?